

Il est d'ailleurs impossible de se méprendre sur la position de l'Irlande : la misère et la pauvreté y sont gravées à grands traits ; partout on y voit les traces profondes et les cicatrices de l'oppression politique et religieuse. C'est un beau pays, mais un pays mélancolique. Dans toute la partie la plus rapprochée de l'Angleterre, la végétation y est belle et vigoureuse ; mais, si l'on avance dans l'intérieur, ce vêtement de bien-être extérieur disparaît, et la scène devient de plus en plus sombre. Ça et là un parc solitaire élève bien les cimes verdoyantes de ses arbres, ou une rivière traverse bien en serpentant de belles prairies ; mais les alentours de ces propriétés sont incultes et dévastés. On dirait que tous les signes de la végétation y ont été fauchés ; aucune haie vive n'entoure les pièces de terre ; aucun arbre, aucun buisson ne borde les champs ; partout la nature est morne et silencieuse, — la pauvreté et les cabanes de ce pays sont passées en proverbe.

Quelle est la principale cause de cette misère ?

C'est l'absence des propriétaires.

En effet, ils ne sont pas là pour faire cultiver et fructifier les terres et les plantations, pour entretenir les bâtimens, et pour surveiller si les capitaux qu'ils dépensent servent à l'amélioration des propriétés.

V.

Le propriétaire irlandais quitte son pays pour l'Angleterre, et, comme attirés par une puissance attractive et magnétique, tous les produits du sol l'y suivent, excepté la pomme de terre, qui est la seule nourriture du peuple.

Dans d'autres contrées, il peut varier ses alimens ; mais en Irlande, le malheureux paysan ne vit que de pommes de terre — le matin, — à midi, — le soir, — le lendemain, — cette année, — l'année suivante, — et toujours, jusqu'à sa dernière heure, des pommes de terre, rien que des pommes de terre. Cette pensée fait frémir. La brebis trouve une nourriture variée sur les montagnes, autrement elle languit et meurt ; mais le paysan irlandais, mais un homme, un frère des plus riches épicuriens n'a qu'un plat sur sa table, et, s'il meurt de faim, il meurt, parce que la pomme de terre lui manque. C'est à sauver l'Irlande de cet abîme de misère qu'O'Connell a consacré l'énergie de son puissant génie et les années de sa longue existence. Que veut-il, en effet ? Placer son

pays sur le même pied que l'Angleterre. Obtenir que les paysans irlandais jouissent des mêmes droits que leurs voisins.

Obtiendra-t-on ce résultat par le repeal ? C'est ce que personne ne peut prévoir. Jusqu'à présent les canons et les baïonnettes ont étouffé les plaintes et les gémissemens du peuple ; mais cela ne peut durer ; de meilleurs jours se préparent pour l'Irlande. Il n'existe plus aujourd'hui des Stroughton, des Essex, des Strafford, ni des Cromwell pour forcer ce malheureux pays à subir en silence l'oppression tyrannique de l'Angleterre. La police, il est vrai, est nombreuse et bien armée, les collines sont hérissées de forts et de canons ; mais dans chaque comté il s'est formé une force nouvelle, et cette force a pris naissance dans les écoles nationales.

O'Connell a prouvé à son pays que la plus grande force d'un peuple consiste dans une réclamation patiente et incessante de ses droits. C'est pour cela que les armes se sont émoussées d'elles-mêmes et qu'elles ont perdu leur action meurtrière ! Quel beau spectacle, en effet, que de voir des millions d'hommes, blessés dans leurs droits les plus sacrés et dans leurs libertés, faire ainsi abnégation de leur force physique, pour en appeler à la justice et à l'humanité de leurs oppresseurs !

O'Connell poursuit depuis un demi-siècle l'œuvre du rappel. D'abord simple membre du comité catholique, puis un des chefs de l'association, il a toujours grandi en force et en influence. Comme un chêne gigantesque, il a étendu ses racines dans toute l'Irlande, et fait ce qu'aucun patriote n'avait pu faire avant lui, ce que ni les Fitzgerald, ni les Emmets, ni les Walflores, ni les Plunkett, ni les Grattans n'ont pu accomplir, quoiqu'ils fussent embrasés du désir de sauver leur patrie. Il a réuni le cœur et les efforts du peuple irlandais dans une alliance toujours invincible. D'année en année O'Connell a gagné du terrain. Il a d'abord ouvert aux catholiques l'arène politique, puis le Parlement ; enfin il a demandé le rappel de l'union. Ceux qui parlent de ce rappel comme d'une chose terminée ne connaissent pas la toute-puissance avec laquelle il domine dans le cœur irlandais, ni la grandeur de cette entreprise. Le spectacle de cette immense lutte entre O'Connell et le ministère anglais, entre la force physique et la puissance morale, attire l'attention générale, et son résultat sera un enseignement pour le monde civilisé.

HENRI DE SACLIÈRES.